

La faim du monde

Bertrand Gervais

Volume 44, numéro 2 (256), mai 2002

Calmars à l'encre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32971ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gervais, B. (2002). La faim du monde. *Liberté*, 44(2), 108–115.

La faim du monde

Bertrand Gervais

Mesdames, messieurs, n'allez pas croire que l'histoire que je m'apprête à vous conter est fausse. Car rien n'est plus vrai que la cupidité des gens. L'envie est la mère de tous les appétits. Et la faim, vous qui êtes ici le savez, est une flamme qui consume tout sur son passage.

J'ai perdu mes voitures, mon crédit, mon commerce. J'ai menti, volé, trahi des amis... Mais jamais, au grand jamais, n'ai-je menacé directement la vie d'un homme. Jamais n'ai-je laissé cette faim qui me dévorait prendre le dessus sur l'amour de mon prochain. Jamais n'ai-je succombé au mal qui ouvre toutes grandes les portes de l'enfer. Et ce n'est pas, que Dieu me prenne à témoin, les raisons qui ont manqué. J'ai été acculé à la faillite par des misérables qui n'avaient d'autre but que de me voir périr. Moi, un simple commerçant. Ils se sont jetés sur moi à bras raccourcis. Par moments, l'envie m'a pris de les étrangler de mes propres mains, de les frapper avec un rouleau à pâte. Je me demande encore ce que je fais ici.

Mais je ne suis pas venu, par cette chaleur, vous parler de moi. Depuis le début de notre rencontre, j'ai pris quatre kilos. Je dois apprendre à me taire. Ils sont là, près de mon nombril. La peau s'est distendue. De nouvelles zébrures sont apparues, près des hanches ; des membranes ont dû céder. Mon foie est douloureux. Je plains les oies qu'on gave. Je sue de partout. Ne croyez pas que je sois insensible aux odeurs qui vous retroussent le nez. René Dacquois, lui, sentait bon de sa personne, c'est vrai. Mais son histoire pue la charogne et les chairs brûlées. Qu'elle nous serve d'inspiration.

Vous le connaissez peut-être déjà, ce pauvre garçon. Il a fait la une des journaux, sa photographie bien en vue. On pouvait le voir sur son lit d'hôpital, la tête bandée, comme dans les bédés, les yeux bouchés, les bras amputés jusqu'aux coudes, un arsenal d'appareils médicaux en arrière-plan. Il n'en avait plus pour longtemps à vivre. Pauvre lui. Voilà ce qui arrive quand on succombe à la tentation.

René Dacquois était pâtissier de son métier et tenait boutique au coin des rues Rachel et Mentana. Une boutique sobre, qui sentait bon le chocolat quand on y entrait. Une entreprise familiale, vieille de trente ans, dont il avait hérité, à la mort du propriétaire. Ses béatrices aux pêches et ses péchés-mignons à l'érable avaient fait sa renommée. Sans oublier ses gâteaux à l'angélique et ses jésuites pralinés. Certains ne juraient que par ses croix aux noisettes ; d'autres, ses démons du midi. J'en vois quelques-unes qui rougissent...

René avait commencé comme aide-pâtissier à l'âge de quinze ans. Il avait quitté l'école dès la neuvième année. Il n'était pas fait pour passer ses journées assis sur un banc de bois, les mains calmement posées sur un pupitre. Il était de ces êtres fébriles, qui n'ont ni l'intelligence des livres ni la patience de l'écoute. Il préférait errer en ville plutôt que de ronger son frein en classe. Il adorait les voitures. Les sportives surtout, les décapotables aux jantes chromées. Un jour, alors qu'il déambulait le long de la rue Saint-Denis, il fut témoin d'un accident. Une Vega désuète emboutit l'arrière d'une Alfa Romeo safran. René cria au scandale et courut secourir l'homme assommé dans son véhicule. Du sang coulait le long de sa tempe. René l'aïda à se recomposer. Il le fit asseoir sur un banc public, alla garer la voiture, puis discuta avec les policiers venus rétablir la circulation. Finalement, il raccompagna le vieil homme à son magasin.

Ce fut le coup de foudre. Lui qui n'avait jamais mangé que des Jos Louis, des Dames de pique et des Carrés aux as industriels, lui qui ne connaissait du pain que l'odeur délavée des produits Weston faits à base de lait, il entra dans la pâtisserie de la rue Rachel comme s'il s'était agi du paradis terrestre. Jamais n'avait-il senti un tel parfum, maternel et vaporeux. Étaient-ce les vaticanes au miel qu'on sortait de la cuisine ou les croissants qui finissaient de cuire ? Il n'aurait su le dire, mais l'effet fut tel qu'à son tour, il perdit contenance et c'est le vieil homme, ému, qui dut le secourir.

René fut engagé l'après-midi même. Il apprit à se coucher à l'heure du souper et à se lever après le dernier

film de nuit. En quelques années, le propriétaire lui enseigna toutes ses recettes. L'art de manier les fours, de faire la comptabilité et de tenir boutique. C'était un élève diligent. Il s'habitua à prendre ses pauses-café au lever du soleil, à se tenir debout pendant de longues périodes, les mains dans la pâte, puis à rouler, à découper, à mélanger, à cuire, à décorer et à souffler. Avec ses gains, il s'acheta une voiture sport : une Mustang bleu acier. Un coupé décapotable. Le capot avait été modifié pour accueillir un moteur plus puissant. La suspension était surélevée et un système de son dernier cri avait été rajouté. Il en perdit le contrôle une nuit de février sur la voie supérieure de l'autoroute Métropolitaine. Que faisait-il là à cette heure de la nuit ? Il ne l'expliqua jamais à personne. Il était meilleur pâtissier que conducteur.

Il s'attacha au propriétaire qui le lui rendit bien. À sa mort, ce dernier lui laissa son commerce. Le jeune Dacquois était aux anges, il ferait dorénavant ses propres gâteaux. Pour son propre compte. Il modernisa les fours, ajouta des réfrigérateurs à son magasin, commença à vendre des plats, des pâtes et des pâtés. Le magasin allait très bien, le quartier prenait du galon. Les étudiants laissaient la place à de jeunes professionnels qui aimaient les gâteries. Les tri-dents à la cannelle, les supplices au moka, les outrages aux baies sauvages.

Avec ses cheveux blonds, sa peau très blanche et ses taches de rousseur, il ressemblait à un petit saint Jean-Baptiste. Il aimait, une fois ses fours fermés, discuter avec sa clientèle. Leur suggérer un dessert ou une quiche particulièrement réussie, s'enquérir de la famille, du travail,

parler de voitures, son péché véniel. Il gardait ses vieux croissants pour les chiens des clients. Il s'acheta une Mazda turbo blanche. Un moteur rotatif, des vitres teintées et des phares anti-brouillard, qui ne l'empêchèrent pas de faire, sur l'autoroute à la hauteur de Drummondville, une série de tonneaux qui détruisirent son bolide. Décidément.

René se mit à rêver un peu plus grand. Le local, à côté du sien, était depuis quelque temps inoccupé. Il pensa y installer ses pénates. Il imaginait un bistro *relax*, un plancher en céramique et des trottoirs aux fraises. Il s'enquit auprès de l'agent immobilier, prit des mesures, regarda pour des tables et des chaises. Il fit une offre qui lui paraissait honnête. Mais il n'était pas seul à convoiter cet espace. Le propriétaire de la fruiterie, un commerçant avisé, fit une offre supérieure. Il remporta la mise et, en un rien de temps, ouvrit un magasin de pâtes fraîches. La mode était aux bistros et aux boutiques européennes. Ses recettes doublèrent en un rien de temps.

René devint morose. Lui, qui croyait avoir le vent dans les voiles, se retrouva subitement en rade dans son commerce vieillissant. Tout allait à vau-l'eau. Sa clientèle stagnait, malgré sa nouvelle gamme de tartes et de tourtes. Il dut mettre à la porte sa caissière, qui fraternisait avec le fruitier. Une gentille dame que ce dernier s'empressa d'embaucher.

René cessa de discuter avec ses clients, sauf pour se plaindre de la compétition. Il fit venir des inspecteurs de la ville qui enquêtèrent sur la salubrité de la fruiterie et du magasin de pâtes. Sans rien trouver de répréhensible. Il se

mit à souffrir d'une allergie alimentaire à la semoule de blé. Il vendit sa Camaro bourgogne de l'année, pour se procurer une plus modeste Monte Carlo usagée, qui survivrait à haute vitesse. C'est un miracle qu'il ne se soit pas tué au volant.

Le ciel était couvert, mais il ne pleuvait pas encore. Il fallut attendre pour cela que, de l'autre côté de la rue, un traiteur ouvre boutique. Dans les locaux de l'ancienne feronnerie. Un très beau magasin, tout en longueur et décoré avec soin. Des tables permettaient aux clients de manger des sandwiches et des croque-monsieur. Des réfrigérateurs ronronnaient aux quatre coins de la boutique, pleins de repas surgelés, de soupes et d'amuse-gueule. Le traiteur devint la coqueluche du quartier. On s'y donnait rendez-vous le midi. Son civet de lapin était un délice. Tout comme son bœuf braisé et son confit de canard, que complétaient à merveille les pâtes fraîches et aromatisées du fruitier.

René en fit tout un plat. L'arrivée du traiteur était une attaque directe contre son commerce. Il refusa de fraterniser. On lui proposa de laisser ses tartes en dépôt, il choisit plutôt de faire bande à part, disant à qui voulait l'entendre qu'il ne s'en laisserait pas imposer. Il commença à disputer ses clients qui passaient d'abord chez le traiteur avant de s'arrêter à la pâtisserie. Il devint taciturne, ne sortant presque plus de sa cuisine. Il restait à ses gâteaux, qui devenaient lourds et indigestes.

Une nuit, la vitre du magasin de pâtes fraîches vola en éclats. Quelques jours plus tard, des graffitis apparurent sur les murs du traiteur. Bientôt, les systèmes d'alarme ne ces-

saient de sonner à toute heure de la nuit. Des sacs de semoule étaient retrouvés éventrés dans l'arrière-boutique du fruitier. Des commandes entières disparaissaient. Les médisances pleuvaient. On s'accusait l'un l'autre.

Un matin d'octobre, à l'aube, le système d'alarme du traiteur retentit de nouveau. Il fallut avertir les pompiers, le feu avait pris près des réfrigérateurs. Les dégâts furent importants, on dut fermer boutique pour de longs mois. Mais il n'était pas question d'abandonner. Le traiteur se remit rapidement à la tâche et le magasin put rouvrir à la mi-février. René, qui avait passé un très joyeux Noël – il s'était même loué une Lincoln sobre et élégante que sa famille avait dûment admirée –, connut une très mauvaise Saint-Valentin. Il n'avait plus le cœur à l'ouvrage. On l'accusa d'être responsable de tous les incidents. La police enquêtait. Il démolit son Dodge Ram, en frappant de plein fouet le mur de l'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec.

Il décida de jouer le tout pour le tout. Si un petit feu n'était pas parvenu à déterrer le traiteur, un plus gros ferait l'affaire. Aux petites heures du matin, au moment où normalement il pétrissait son pain, il s'équipa d'un bidon d'essence, qu'il avait acheté la veille à la quincaillerie, et s'approcha de la boutique. Il parvint à se glisser dans la cave, par le soupirail qui ne fermait jamais tout à fait. Il y avait une fournaise à gaz, des vieux meubles, des sacs de farine. René voulait répandre l'essence, remonter à la rue par le soupirail et, de là, jeter un torchon allumé sur le sol. Il appellerait les pompiers de la pâtisserie. Il avait invité à la maison sa sœur, qui devait lui servir d'alibi.

Mais son plan avait un défaut. Et de taille. Il ne savait pas – mais qui sait ces choses-là ? – que la mèche d'une fournaise à gaz reste toujours allumée. Quand il commença à déverser l'essence, il eut le malheur de s'en approcher. La minuscule flamme devint un éclair qui zébra la cave de bleu. La déflagration fut violente. Le bidon explosa dans les mains du pauvre René qui fut projeté à l'autre bout du local, au pied des pneus d'hiver de la Subaru du traiteur. Le visage brûlé, les mains arrachées, les os broyés sous le choc. C'était vraiment douloureux, je vous le dis. Il fut malchanceux, en quelque sorte, car l'explosion souffla en grande partie le feu. Quand les pompiers arrivèrent, tout était déjà éteint. Seule la carcasse meurtrie du pâtissier fumait encore. Il mourut peu de temps après à l'hôpital, sans jamais émerger de son coma. L'envie avait eu raison de lui.

ooo

Mesdames, messieurs, vous devinez aisément la morale de cette fable que j'espère ne pas avoir mal traitée. C'est le lot de toutes nos faims, de nous faire connaître une fin précoce, quand rien ne les contient. Mais j'ai déjà trop parlé. Depuis le début, j'ai pris un autre kilo. C'est l'air qui est chargé de calories, je ne vous apprends rien. Bientôt, si je continue, j'exploserai. Il faut savoir retenir son souffle. Je ne suis plus pâtissier depuis qu'on m'a retiré mes gazes et mis en bière, mais je ne suis pas aveugle pour autant. On est puni par où l'on a péché. Je ne pourrai plus jamais toucher à un volant. À chacun son enfer.